

# Des profondeurs marines

Autor(en): **Feller, Magali / Koepfli, Cécile**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[96] (2008)**

Heft 1520

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-284918>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



## Des profondeurs marines

Texte de Magali Feller et illustration de Cécile Koepfli

Si je baisse les stores des fenêtres de ma chambre à coucher, si je les baisse jusqu'en bas, il y a un petit jour qui reste entre chaque lamelle. C'est un petit jour qui fait comme un traitillé. Si je continue à tourner la manivelle, les lamelles se tassent et le store devient opaque progressivement de bas en haut. Comme je n'aime pas dormir dans l'obscurité totale, je fais en sorte que le store ne se ferme pas complètement et que l'éclairage public, filtré par le store, projette ainsi un petit rectangle de traitillés contre la paroi de la chambre.

Et puis ce petit rectangle bouge, il devient plus intense, il se dédouble, un des rectangles reste statique, l'autre monte, glisse sur le plafond et, en diagonale, disparaît. Le rectangle prend la tangente. Et ça recommence. Les rectangles bougent plus ou moins vite, il y en a qui sont un peu endormis, il y en a des nerveux, il y en a qui hésitent, il y en a qui laissent passer les piétons. Le bruit qui les accompagne m'informe que ce sont les phares des voitures qui font bouger les rectangles de lumière sur les parois de ma chambre à coucher.

C'est le coin de ma rue depuis mon lit les stores baissés. Vues sous cet angle, les voitures sont anodines, voir touchantes. Relativement silencieuses, presque gracieuses dans leurs mouvements, presque humaines. Réduites à un châssis lumineux, c'est une personnalité que je peux observer: le rectangle sur le mur est doux, attentif, fougueux ou pressé. Mais dans la rue, les voitures sont toujours d'immenses projectiles lancés contre des corps sans cui-

rasse, vulnérables, désarmés. La rue, c'est le lieu d'une sorte de guerre urbaine, où les piétons sont constamment canardés par l'artillerie lourde. L'obus ennemi, Peugeot, Fiat ou Honda, est tiré, vous êtes visés. Là il ne faut pas se coucher à terre, il faut juste courir vite, sur l'autre trottoir.

À travers le prisme de mon store, les blindés sont transformés en bêtes inoffensives. Les rectangles de traitillés se dédoublent, puis avancent en écartant leurs anneaux puis en les resserrant comme le font les vers de terre. Sous la carapace métallique il y a la chair et là, de mon lit je la regarde vivre, étrange comme un animal des très grandes profondeurs marines. Animal ou végétal dans les eaux sombres toutes les formes de vies existent et la mienne s'y dilue.

Quelle heure est-il?

Oui je vais me lever.

Et je sors de ma chambre à coucher un peu dans le vague, j'émerge des limbes sans sas de décompression, le jour m'attend, une conscience chasse une autre et la lumière m'agresse comme quand on sort d'une salle de cinéma.